

# À LA RECHERCHE DES AROUMAINS DE MACÉDOINE

## Notes de voyage

DANIEL CAIN

(Institut des Études Sud-Est Européennes)

In the second half of the 19th century, many Romanian writers travel through the lands of the Ottoman Empire, in search of the Aromanians that were spread throughout the Balkan Peninsula. These travels were made in a time when the Aromanians began to be animated by nationalistic feelings and began to fight for their own school network and for church autonomy. Aromanians' nationalist aspirations raised excitement in Bucharest, and also an unprecedented interest for their history and their lifestyle. Interest that was accompanied by a real concern about their future. A future which, in 2010, looks completely different than what these travelers did imagine.

**Mots-clés:** voyageurs anciens et modernes, villages aroumains.

La Macédoine ottomane. Contrée montagneuse, « de pâtres et de maraîchers guerriers ». Une zone vaguement délimitée, sans conscience nationale bien définie, mais avec un mélange de nationalités rarement rencontré. Décrite d'une manière très imagée par George Topirceanu, qui, pendant la Première Guerre Mondiale, y a été prisonnier. « Contrée ayant un passé historique, où la civilisation antique s'est infiltrée jadis, de bas en haut, comme une eau subtile, et s'est retirée de haut en bas, sans laisser une goutte ; amphithéâtre de rochers chamboulés par les tremblements de terre, nid d'anarchie endémique, mélange de races ennemies, une plus renfrognée que l'autre (...). Province aux villes aussi grandes qu'une paume et aux villages pendus comme des nids d'émouchets sur les côtes des montagnes, pour se préserver des brigands, de sorte que l'on n'y puisse accéder ni en charrette ni en avion, mais seulement à cheval (...) »<sup>1</sup> Contrées visitées, quelques décennies plus tôt, par d'autres poètes roumains : Dimitrie Bolintineanu et Ioan Nenițescu. Dans des circonstances plus agréables, pendant la renaissance nationale des Aroumains. Animés par le désir de connaître un peuple comptant un million de Roumains ayant essaimé dans les Balkans, « noble ruine des légions qui firent résonner leur gloire dans le monde ». Je voulais voir si ce peuple existe, écrit dans ses mémoires Bolintineanu, s'il préserve sa langue et ses coutumes.<sup>2</sup> Nenițescu, à son tour, se propose de faire « un recensement de ce peuple frère ». Sa motivation : « ce peuple

<sup>1</sup> George Topirceanu, *Evocări de război: Turtucaia – Pirin-Planina*, București, 2006, pp. 117–118.

<sup>2</sup> Dimitrie Bolintineanu, *Călătorii la românii din Macedonia și Muntele Atos sau Santa-Agora*, București, 1863, p. 10.

mérite notre attention ne fût-ce que parce qu'il existe ».<sup>3</sup> Les difficultés rencontrées à estimer le nombre des Aroumains sont dues au fait que ceux-ci sont dispersés, qu'ils n'ont pas « une culture » en leur dialecte et qu'ils ont subi, inévitablement, un processus d'assimilation grecque ou slave. Une conséquence directe de leur type d'activité, très dynamique et exigeante en matière de connaissances acquises, est que les Aroumains s'intégrèrent rapidement dans le monde grec ou slave, de sorte que, souvent, ils sont pris pour des Grecs ou des Bulgares. Ils deviennent objet de controverses et confrontations entre les nations balkaniques qui tentent de s'emparer, au nom du principe des nationalités, des territoires habités, en grand nombre, par des Aroumains.<sup>4</sup> Ne serait-ce pas le moment, pour nous aussi, se demandait Alexandru Pencovici, ancien directeur du service statistique de Roumanie, d'«explorer les pays, au moins ceux d'outre – Balkans, où nous mettons en jeu notre science et aussi notre cœur ? »<sup>5</sup> Et quant il s'agit de frères, écrit l'académicien Constantin I. Istrati, lui aussi voyageur en Macédoine ottomane, « et surtout de frères dans la souffrance, tels les nôtres de l'étranger, alors tout moyen de mieux les connaître est une heureuse occasion que nous devons saisir sans tarder ». Car les laisser se perdre dans la masse d'autres peuples avec lesquels ils cohabitent « et faire bénéficier de leurs qualités des peuples plus ou moins turbulents, qui sont loin de leur être supérieurs et ne leur sont pas bienveillants non plus, ce serait un crime, à notre avis ».<sup>6</sup> Et, selon Nenițescu<sup>7</sup>, celui qui croit avoir des droits de « race » et partant, le droit d'exister et d'avoir une culture nationale, doit savoir aussi les défendre.

Pendant l'été de l'année 1892, celui-ci entreprend un voyage à travers la Turquie européenne, là où vivaient des Aroumains. Ce n'est pas par hasard qu'il choisit cette période de l'année. « Vers la mi-octobre, les Aroumains, commerçants ou artisans, quittent leurs foyers pour aller pratiquer leur métier dans les grandes villes et agglomérations ; et, d'habitude, début ou mi-juin, ils rentrent chez eux, passent l'été en famille et, l'automne venu, après avoir assuré l'approvisionnement des leurs en nourriture, habits et combustible, ils s'en vont de nouveau ». Ainsi, Nenițescu a l'occasion de rencontrer des marchands et des commerçants aroumains rentrés chez eux de différentes zones de la Péninsule Balkanique, « prêts à me faire part de leurs connaissances quant aux Aroumains ». C'est ce qu'il a fait à Bitule (*Monastir* à l'époque ottomane, aujourd'hui *Битола*, République de Macédoine), à Gopes (aujourd'hui *Goneu*, République de Macédoine), à Moloviste (aujourd'hui *Маловуисте*, République de Macédoine), à Crusova (aujourd'hui *Крушево*, République de Macédoine), à Salonique et en plusieurs autres endroits où il s'est rendu.<sup>8</sup>

<sup>3</sup> Ioan Nenițescu, *De la românii din Turcia europeană. Studiu etnic și statistic asupra armânilor*, București, 1895, p. 9.

<sup>4</sup> Anca Tanașoca, Nicolae-Șerban Tanașoca, *Unitate romanică și diversitate balcanică. Contribuții la istoria romanității balcanice*, București, 2004, p. 277.

<sup>5</sup> Alexandru Pencovici, *Despre românii din Macedonia și Muntele Atos. Impresiuni de călătorie*, București, 1885, p. 22.

<sup>6</sup> Fr. Lebrun, I. Voinescu, *Macedonia*, Bucarest, 1911, p. 15.

<sup>7</sup> Ioan Nenițescu, *op. cit.*, p. 12.

<sup>8</sup> *Ibidem*, p. 11.

Retenons Gopes, Moloviste et Crusova, localités synonymes du roumanisme balkanique. Ce que les voyageurs de l'époque ont constaté c'est que les Aroumains des environs de Monastir avaient bien préservé leur langue et que « dans les grands villages il y avait encore un mouvement national plus important, surtout à Gopes, Moloviste et Crusova ».<sup>9</sup> Les ainsi dits « Grecs » de Monastir sont, sans exception aucune, des Aroumains, comme le remarque le journaliste britannique H.N.Brailsford.<sup>10</sup> Et les aroumains nationalistes « souffrent » de voir que l'élite de la communauté grecque de cette ville est formée de « nos frères originaires des communes purement aroumaines », dont Gopes, Moloviste et Crusova.<sup>11</sup> L'essor pris par les villages d'Aroumains de la zone n'est pas dû au hasard. La notoriété de Monastir n'est pas non plus due seulement au grand nombre de consulats étrangers ouverts dans cette ville ottomane. Située au carrefour des grandes routes commerciales du sud-est européen, la ville est un point de contact entre l'Islam et l'Europe. Ce que les Aroumains, marchands et transporteurs bien connus (« des travailleurs particulièrement doués pour le commerce »)<sup>12</sup>, ne sauraient ignorer.<sup>13</sup> A ne pas oublier que, dans la Péninsule Balkanique, avant le chemin de fer, les caravanes servaient pour le transport des marchandises et aussi celui des personnes et même du courrier.<sup>14</sup>

Situé à environ 20 km. de Monastir, direction Ohrid, Gopes ressemble à un nid d'aigles aroumain, au sommet des montagnes. Une sorte de citadelle naturelle, se trouvant à plus de mille mètres d'altitude, entourée de cimes, aux belles maisons en pierre et une église grandiose. Où, sans la permission des habitants, il est difficile d'accéder, à moins que l'on y aille à cheval ou à pied, car la seule voie d'accès, à travers une épaisse forêt de hêtres, permet « difficilement que trois personnes avancent côte-à-côte ».<sup>15</sup> Grâce à son climat « très sain », Gopes est très prisé par les habitants des environs, qui y passent une partie de l'été.<sup>16</sup>

L'ancienneté du site fait l'objet de controverses.<sup>17</sup> Certainement, nous y avons à faire, comme à Moloviste, à l'une des plus anciennes colonies d'Aroumains de la Macédoine ottomane.<sup>18</sup> A la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, Gopes est une localité importante, « le nid de tant d'intellectuels distingués et de nationalistes passionnés »<sup>19</sup>

<sup>9</sup> Васил Кънчов, *Македония. Етнография и статистика*, София, 1900, с. 104.

<sup>10</sup> H. N. Brailsford, *Macedonia. Its races and their future*, London, 1906.

<sup>11</sup> Constantin I. Ciara, *Câteva date asupra fostului liceu român din Bitolia* in *Graiul românesc*, Année VII, No. 9 – 10, septembre – octobre 1933, p. 104.

<sup>12</sup> Dimitrie Ghyka, *Memorii*, Iași, 2004, p. 57.

<sup>13</sup> Victor Bérard, *La Macédoine*, Paris, 1897, pp. 24–25.

<sup>14</sup> Th. Capidan, *Macedoromânii. Etnografie, istorie, limbă*, București, 1943, p. 106.

<sup>15</sup> Ioan Nenițescu, *op. cit.*, p. 200.

<sup>16</sup> Mihail-Virgiliu Cordescu, *Istoricul școalelor române din Turcia, Sofia și Turtucaia din Bulgaria și al seminariilor de limbă română din Lipsca, Viena și Berlin*, București, 1906, p. 80.

<sup>17</sup> Pour des détails voir Anastase N. Hâciu, *Aromânii*, București, 1936, pp. 176–177.

<sup>18</sup> Gustav Weigand, *Ethnographie von Makedonien*, Leipzig, 1924 (édition en bulgare, Sofia, 2008), p. 111.

<sup>19</sup> Vasile Diamandi – Aminceanul, *Românii din Peninsula Balcanică*, București, 1999, p. 220.

bien qu'il ait connu trois vagues d'émigration. Une première après 1769, quand plusieurs familles sont parties vers la Hongrie et la Serbie ; une deuxième vers 1830, quand une partie de la population s'est établie à Samokov, localité bulgare, près de Sofia ; et la troisième, après la guerre russo-turque de 1877, quand d'autres familles ont pris la décision de partir vers la Bulgarie, la Serbie et la Roumanie.<sup>20</sup> De sorte que, sur les 800 familles d'Aroumains du village, la moitié a émigré.<sup>21</sup> Si, en 1858, Bolintineanu estime la population de Gopes à 1.500 personnes<sup>22</sup>, en 1892, Ioan Nenițescu y trouve 483 maisons et 4.670 habitants, tous Aroumains.<sup>23</sup> Chiffre que rejoint celui de Constantin Noe, en 1913 (4.200 habitants).<sup>24</sup> Selon d'autres sources, il y aurait eu le même nombre de maisons – 500<sup>25</sup>, mais une population moins nombreuse, environ 2.045 à 2.460 habitants, pendant la première décennie du siècle passé.<sup>26</sup> Certains habitants de Gopes possèdent des troupeaux mais la plupart s'occupent du commerce.<sup>27</sup> Les caravanes de ces derniers sillonnent l'Albanie, la Bosnie, la Serbie, la Bulgarie. Il y en a aussi de braves aubergistes dont on trouve les établissements le long des grandes voies commerciales de la Péninsule Balkanique.<sup>28</sup> A Gopes les rues sont propres, certaines pavées et d'autres taillées à même la roche, pas trop larges et parfois abruptes. « On y assure tout transport avec des chevaux et des mulets, car on ne peut utiliser les fiacres, si légers et solides qu'ils soient, vu que les montées et les descentes sont en pente raide ». <sup>29</sup> Les habitations respirent une bienfaisante propreté, entretenue et soignée par la maîtresses de maison, ainsi que le bien-être. Par rapport aux chaumières des villages environnants, habitées par les Slaves macédoniens, « la moins importante maison de Gopes ressemblerait à un palais ». <sup>30</sup>

Les habitants de l'endroit sont divisés en deux camps : les Aroumains nationalistes et les grecophiles. Plus précisément, il y avait ceux qui voulaient fréquenter des écoles grecques et avoir la messe en grec et ceux qui militaient pour l'école et la religion en langue maternelle. C'est le dynamisme et la décision de ces habitants que nous retrouvons chez Alexandru Coșca, originaire de Gopes, un des

<sup>20</sup> Dr. I. Ghiulamila, *Documente vechi privitoare la emigrările aromânilor* in *Revista Macedoneană*, Vol. II, No. 1, Institutul de arte grafice Bucovina, 1930, pp. 3–14.

<sup>21</sup> Mihail-Virgil Cordescu, *op. cit.*, p. 80.

<sup>22</sup> D. Bolintineanu, *op. cit.*, p. 129.

<sup>23</sup> Ioan Nenițescu, *op. cit.*, p. 203.

<sup>24</sup> Const. Noe, *Les Roumains Koutzo-Valaques. Les populations macédoniennes et la crise balkanique*, Bucarest, 1913, p. 59.

<sup>25</sup> Chiffre mentionné pour l'année 1908, par l'opposant bulgare Alekso Stefanov in *Освободителното движение в Македония и Одринско. Спомени и материали. Том II*, Кн. XI, София, 1983, с.50.

<sup>26</sup> Mihail-Virgil Cordescu, *op. cit.*, p. 79; D. M. Brancoff, *La Macédoine et sa population chrétienne*, Paris, 1905, p. 174; Васил Кънчов, *op. cit.*, p. 241.

<sup>27</sup> Fr. Lebrun, I. Voinescu, *op. cit.*, p. 99.

<sup>28</sup> Anastase N. Hâciu, *op. cit.*, pp. 177–178.

<sup>29</sup> Ioan Nenițescu, *op. cit.*, p. 203.

<sup>30</sup> *Ibidem*, p. 204.

chefs ayant lutté contre le panhellénisme dans la Macédoine ottomane.<sup>31</sup> Ils sont, comme le constate Bolintineanu, « les plus belliqueux » et « ne se laissent pas marcher dessus ». <sup>32</sup> On y ouvre, en 1865, la deuxième école roumaine de l'Empire Ottoman, grâce à un habitant de l'endroit, Dimitrie Cosmescu, et à ses propres ressources. Fermée et puis rouverte trois ans plus tard.<sup>33</sup> Les habitants de la commune adressent, en août 1869, un mémoire au ministre roumain des Cultes et de l'Instruction Publique qui sollicite une aide financière pour « soutenir l'effort visant la résurrection de notre langue maternelle ». <sup>34</sup> En 1879, on y ouvre une deuxième école, pour les jeunes filles. Les deux fonctionnent dans un bâtiment imposant, « peut-être le plus beau des communes roumaines de Turquie », à deux étages et dix pièces.<sup>35</sup> Construit grâce au legs du philanthrope Dimitrie Cazacovici, il a été rénové, plus tard, par un philanthrope originaire de Gopes, Nicola Craja.<sup>36</sup> Entre 1893–1906, on dénombre seulement à l'école de garçons avec enseignement en langue maternelle, 1.368 élèves.<sup>37</sup> Au début du siècle passé, pour une seule année scolaire, les deux écoles roumaines comptent 108 élèves-garçons et 85 élèves-filles, dont l'éducation est assurée par quatre instituteurs et deux institutrices.<sup>38</sup> Parmi ceux qui y vont enseigner figure aussi le futur ministre ottoman et, ultérieurement, homme politique roumain Nicolae Batzaria. Dans la localité, il y aussi une école mixte avec enseignement en grec.<sup>39</sup> L'ouverture des écoles aroumaines a favorisé aussi la construction des églises où le service religieux pouvait être officié dans la langue maternelle des habitants.<sup>40</sup> En 1871, l'imposante église de la localité est consacrée à la « Transfiguration »<sup>41</sup> et deux prêtres y officient le service en aroumain, au grand fram de certains habitants fidèles au panhellénisme. Ces derniers ont dévasté l'école roumaine et ont tenté d'entrer par effraction dans l'église, pour voler « même les objets sacrés pour qu'ainsi l'on ne puisse plus chanter, lire et officier en roumain, langue que leur Dieu *grécomane*, aussi furieux qu'eux-mêmes, n'aurait pas compris »<sup>42</sup> Ils sont soutenus par les représentants du

<sup>31</sup> Pour des détails voir Vasile Diamandi-Aminceanul, *op. cit.*, pp. 212–221, Хр. Силянов, *Освободителните борби на Македонија. Том втори. След Илинденското Въстание*, София, 1943, c. 270 et Douglas Dakin, *The Greek Struggle in Macedonia. 1897–1913*, Thessaloniki, 1993, p. 309.

<sup>32</sup> D. Bolintineanu, *op. cit.*, p. 110.

<sup>33</sup> Max-Demeter Peyfuss, *Die Aromunische Frage*, Graz, 1994 (édition en roumain, București, 1994), p. 145.

<sup>34</sup> Pour des détails voir Adina Berciu-Drăghicescu, Maria Petre, *Școli și biserici românești din Peninsula Balcanică. Documente (1864–1948)*, Vol. I., București, 2004, pp. 109–110.

<sup>35</sup> Mihail-Virgil Cordescu, *op. cit.*, p. 83.

<sup>36</sup> Gh. I. Erca, *Comuna aromânească Gopeș din Macedonia – districtul Bitolia in Etudes roumaines et aroumaines*, II, Sous la rédaction de Paul H. Stahl, Paris, 1993, p. 33

<sup>37</sup> Mihail-Virgil Cordescu, *op. cit.*, p. 81.

<sup>38</sup> Adina Berciu-Drăghicescu, *Românii din Balcani. Cultură și spiritualitate*, București, 1996, p. 244.

<sup>39</sup> Mihail-Virgil Cordescu, *op. cit.*, p. 81.

<sup>40</sup> Ioan M. Cardula, *Istoria aromânilor macedoneni*, București, 2004, p. 127.

<sup>41</sup> Gh. I. Erca, *Lit. cit.*, p. 33.

<sup>42</sup> Ioan Nenițescu, *op. cit.*, pp. 201–202.

Patriarcat grec, qui prennent des mesures contre les prêtres officiant en aroumain, en les menaçant de l'excommunication.<sup>43</sup>

Gopes déchoit après les guerres balkaniques. Il subit, tout d'abord, l'occupation serbe. Et après, entre novembre 1916 et novembre 1918, 200 officiers de l'état major des troupes allemandes du front de Macédoine sont hébergés dans les 250 maisons confortables des habitants de Gopes.<sup>44</sup> Les nouvelles autorités serbes feront fermer tant les écoles roumaines que l'église où l'on officiait en langue vernaculaire. Pendant l'entre deux guerres, y habitent encore 60–70 familles pauvres.<sup>45</sup> Beaucoup ont préféré émigrer. Pendant la Deuxième Guerre Mondiale, la commune se trouvait sous administration bulgare. Période où, selon le consul roumain à Skopje, à l'église officiait un prêtre bulgare et le bâtiment du lycée avait besoin de réparations.<sup>46</sup> A la fin du siècle passé, il n'en restait que 10 bâtiments et l'église.<sup>47</sup> Conformément au dernier recensement, de 2002, Gopes est abandonné.<sup>48</sup> De nos jours, le seul indice de l'existence de cette localité est un panneau routier rouillé se trouvant dans un petit village situé près de l'autoroute qui lie Bitola à Ohrid. Après avoir roulé 15–20 minutes sur un chemin étroit, sans rencontrer âme qui vive, à travers une zone sauvage d'une rare beauté, le voyageur arrive à « Sâmtu » et a devant soi le panorama de la commune, où autrefois, les habitants de Gopes se réunissaient pour les fêtes. C'est de cet endroit que l'on avait photographié la commune, plus d'un siècle auparavant. De cette photographie qui illustre le volume de Ioan Nenițescu, il n'en reste actuellement qu'une maison à étage, mise en vente, et l'imposante église fermée depuis des années pour rénovation. En attendant, elle est entourée d'une végétation abondante. Pas la moindre trace d'un cimetière dans les environs. Les tombes des habitants de Gopes peuvent être trouvées dans le cimetière aroumain de Bitola. De l'ancienne localité prospère il n'en reste que des amoncellements de décombres et les arbres des vergers abandonnés. Pas de chien ou autre animal domestique. Une fontaine datant de 1995, quelques maisons de vacances et des bouteilles de bière jonchant le pré c'est tout ce qui témoigne du passage d'un être humain, de temps en temps. Gopes ressemble plutôt à un musée en plein air, envahi par l'oubli.

Tout comme Gopes, Moloviste est profondément cachée dans les montagnes qui semblent la défendre. Un chemin étroit et toujours plus abrupte lie les deux localités. Chemin qui, il y a des décennies, pouvait être parcouru seulement à cheval, car « impossible pour un fiacre d'y passer ».<sup>49</sup> Le panorama de Moloviste ne cède en rien à celui de Gopes, constate Ioan Nenițescu « il est aussi beau

<sup>43</sup> Ioan M. Cardula, *op. cit.*, p. 126.

<sup>44</sup> Gh. I. Erca, *Lit. cit.*, pp. 33–44.

<sup>45</sup> Anastase N. Hâciu, *op. cit.*, p. 177.

<sup>46</sup> Pour des détails voir Adina Berciu-Drăghicescu, Maria Petre, *Școli și biserici românești din Peninsula Balcanică. Documente (1864–1948)*, Vol. II, București, 2006, p. 489.

<sup>47</sup> Gh. I. Erca, *Lit. cit.*, p. 33.

<sup>48</sup> <http://www.stat.gov.mk/publikacii/knigaXI.pdf>.

<sup>49</sup> Fr. Lebrun, I. Voinescu, *op. cit.*, p. 97.

qu'imposant ». <sup>50</sup> Située au pied du mont Pelister, à une altitude de plus de 1.000 mètres, la localité est entourée par de beaux prés et « il est facile d'imaginer le charme qu'elle dégageait aux yeux des voyageurs ». <sup>51</sup> Pour Francis Lebrun, journaliste français établi en Roumanie au début du siècle passé, Moloviste est « plus souriante » grâce à sa position, une altitude plus basse, et « à la splendide rivière » qui la traverse. Entourée de « hauts cimes, dont certains boisés et d'autres à nu avec ça et là quelques arbustes largement entamés par les chèvres », la localité a, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, de grandes maisons en pierre, des rues propres, quoique étroites, une grande église et une autre plus petite. <sup>52</sup> Dans « cette atmosphère patriarcale, au sein de la nature vierge de toute présence humaine » <sup>53</sup>, Bolintineanu trouve, en 1852, 1.500 habitants. <sup>54</sup> Quelques décennies plus tard, Ioan Nenițescu compte « 4.880 habitants pour 522 maisons ». Des sources de la même période indiquent des chiffres moindres : entre 2.160 et 4.200 habitants. <sup>55</sup> Sur un seul point tous les voyageurs étrangers sont d'accord : Moloviste est une commune purement aroumaine. Tous Aroumains, note Anastase Hâciu, « peut-être très peu différents d'autres Aroumains, comme aspect, (ils sont) assidus au travail, fermes dans leurs décisions, exerçant, pour la plupart des métiers à haut risque, comme ces aubergistes des défilés perdus dans les montagnes de toute la Péninsule, inflexibles défenseurs de leurs croyances et convictions, quelles qu'elles soient, parcimonieux avec l'argent gagné ». <sup>56</sup> Leurs auberges, situées dans des villages et défilés solitaires, au cœur des montagnes, loin d'être « de simples refuges pour des voyageurs et des caravanes » sont « de vrais centres d'affaires commerciales entre Aroumains et autres populations (...), une sorte de magasins universels » <sup>57</sup>. La position du terrain, en pente raide, ne permettait pas de faire de l'agriculture ; Moloviste jouit à l'époque d'une renommée d'endroit riche. « Chez eux, la vraie pauvreté, telle que présente dans les villages bulgares, n'a jamais existé ; même les plus pauvres ont une situation relativement supportable ». <sup>58</sup> Après des décennies, il restait aussi l'image d'une localité où l'on pouvait trouver, seules, les plus belles femmes du monde. Lesquelles attendaient, en haut dans la montagne, le retour des hommes partis, pour des mois, en caravanes, pour faire du commerce à travers l'Europe. <sup>59</sup> Ils avaient la réputation de vendre des marchandises spéciales dont les sangsues. Pour s'en procurer, les marchands de Moloviste faisaient appel aux Bulgares de l'endroit lesquels devaient patauger dans les marais à la recherche des sangsues que

<sup>50</sup> Ioan Nenițescu, *op. cit.*, p. 207.

<sup>51</sup> Mihail-Virgil Cordescu, *op. cit.*, p. 103.

<sup>52</sup> Ioan Nenițescu, *op. cit.*, p. 207.

<sup>53</sup> Sterie Diamandi, *Oameni și aspecte din istoria aromânilor*, București, 1940, p. 370.

<sup>54</sup> D. Bolintineanu, *op. cit.*, p. 110.

<sup>55</sup> Pour des détails voir D. M. Brancoff, *op. cit.*, p. 175; Васил Кънчов, *op. cit.*, p. 239; Mihail-Virgil Cordescu, *op. cit.*, pp. 103–104; Const. Noe, *Op. cit.*, p. 59.

<sup>56</sup> Anastase N. Hâciu, *op. cit.*, p. 113.

<sup>57</sup> *Ibidem*, p. 117.

<sup>58</sup> Mihail-Virgil Cordescu, *op. cit.*, p. 104

<sup>59</sup> Karl-Markus Gauß, *Die sterbenden Europäer*, Wien, 2001 (édition en roumain, București, 2006), pp. 198–199.

l'on ne transportait que de nuit quand il faisait frais et que l'on gardait, le jour, dans de l'eau. On les vendait après dans « toutes les villes de Serbie, Autriche, Hongrie, Allemagne et France ».<sup>60</sup>

C'est la période où « la lutte nationale n'avait pas encore semé la discorde dans la commune et ne préoccupait pas ces fils des montagnes ».<sup>61</sup> Comme Gopes, Moloviste est connue pour un des centres de la renaissance nationale des Aroumains. Constantin Belimace, poète national des Aroumains, y est né. En 1880, quand on ouvre la première école avec enseignement en langue maternelle, à Moloviste il n'y avait que des écoles grecques. Les débuts n'en sont nullement prometteurs. A l'instigation du métropolite grec de Prespa, qu'ils perçoivent comme un saint et comme unique défenseur des chrétiens de son diocèse devant les autorités ottomanes, les habitants de Moloviste accueillent avec des huées et des pierres l'instituteur Gușu Papacostea venu enseigner aux enfants de la localité, leur langue maternelle. En dépit de toutes ces difficultés et avec des sacrifices, y compris matériels, Papacostea y mettra sur pied, les années suivantes, un vrai centre de culture et d'éducation roumaines.<sup>62</sup> En 1889, l'ethnographe Teodor T. Burada est étonné par le grandiose bâtiment de l'école de la localité et le grand nombre d'élèves. « Dans aucune autre commune que j'avais visitée, je n'avais trouvé une école si spacieuse, un bâtiment réservé à l'école ». Bâtiment élevé par souscription publique par les habitants de la commune et où, au début, l'enseignement était uniquement en grec. La décision de Papacostea d'enseigner dans la langue de ses ancêtres provoque la colère de l'archevêque grec qui, accompagné par des gendarmes ottomans, fait irruption dans le bâtiment de l'école, jette par la fenêtre tous les livres et dispose l'arrestation de l'instituteur. A l'indignation des habitants qui s'emparent du prélat auquel les enfants arrachent la barbe. Ce n'est que suite à la menace des notables de la commune de sortir de la juridiction du Patriarcat de Constantinople pour passer à celle du Pape que l'on reconnaît leur droit à l'enseignement en langue maternelle.<sup>63</sup>

Vers 1900, nous y trouvons deux écoles (l'école pour filles est ouverte en 1882), où l'on enseigne en langue maternelle et lesquelles « sont passablement bien dotées en matériel didactique et jouissent d'une certaine renommée ».<sup>64</sup> Les premières années de fonctionnement, les écoles sont entretenues par les fonds de la communauté locale. En 1899, sur les 250 enfants en âge scolaire, 150 vont à l'école roumaine et 80 à l'école grecque.<sup>65</sup> A l'école roumaine de la localité « plutôt par souci de propagande que d'instruction » aux dires de Gușu Papacostea, son directeur, on enseigne des disciplines adaptées « aux intérêts et au caractère de la population et dont les résultats sont ressentis par les parents des élèves, eux-

<sup>60</sup> Anastase N. Hâciu, *op. cit.*, p. 116.

<sup>61</sup> <sup>61</sup> Sterie Diamandi, *op. cit.*, p. 370.

<sup>62</sup> V. Diamandi – Aminceanul, *op. cit.*, p. 119.

<sup>63</sup> Teodor T. Burada, *Puncte extreme ale spațiului etnic românesc*, București, 2003, pp. 374–75.

<sup>64</sup> Ioan Nenițescu, *op. cit.*, p. 209.

<sup>65</sup> Anca Tanașoca, Nicolae Șerban Tanașoca, *op. cit.*, p. 221



mêmes ». Ainsi, on enseigne aux garçons « comment écrire des lettres commerciales, comment tenir leurs registres de futurs épiciers, aubergistes, restaurateurs », alors qu'aux filles « au lieu de choses abstraites destinées à former des intellectuels », on enseigne les travaux manuels et « ensuite écrire et lire ». <sup>66</sup>

Il y a aussi de nombreuses démarches auprès des autorités ottomanes pour que le service religieux dans l'église de Moloviste, consacrée à la Sainte Paraskevi, soit officié en aroumain. Nombre de ceux qui officient en langue maternelle sont persécutés et même excommuniés. On enregistre plusieurs incidents, y compris dans l'église, entre les prêtres grecs et les habitants. <sup>67</sup> Ce n'est qu'après de luttes sanglantes et d'interminables procès, note Burada, que les « Roumains de la commune de Moloviste ont gagné le droit d'entendre dans l'église (...) lire dans la langue de leurs ancêtres ». <sup>68</sup> Et de ne plus écouter tout le service religieux officié en grec.

Après les guerres balkaniques, Moloviste subit le sort impitoyable des autres villages habités par des d'Aroumains. Les nouvelles autorités serbes font fermer les écoles roumaines et, à l'église, on ne peut plus officier le service en langue maternelle. La population de la localité est en baisse permanente: de 700 habitants en 1929 à environ 250 en 1941. <sup>69</sup> Conformément au dernier recensement, celui de 2002, à Moloviste il y a 98 habitants : 87 Aroumains, 10 Macédoniens et 1 Albanais. <sup>70</sup> Arrivé dans cette contrée en 2000, le voyageur autrichien Karl-Markus Gauß pense que Moloviste est l'«un des plus tristes endroits de la terre», où les gens vivent au milieu des tas de gravats. Et pourtant, « ce lieu de l'écroulement est habité par des gens joyeux, car ceux qui y sont restés se sont forgé une philosophie de la bonne humeur ». <sup>71</sup> Aussi continuent-ils à mener leur petite vie au milieu des ruelles étroites et des portes fermées qui montent la garde auprès des pierres couvertes de mauvaises herbes.

Par une matinée ensoleillée du mois de mai 2010, dans les prés, à l'entrée du village, on pouvait voir, dans les ruelles pavées, plus d'animaux que de gens. Quelques chèvres broutaient tranquillement dans les cours abandonnées, alors qu'une petite caravane à chevaux montait lentement un sentier, au pied de la montagne. Deux hommes réparaient, en silence, la clôture de l'église, récemment remise à neuf grâce à un ancien habitant de Moloviste, prospère homme d'affaires. Pendant ce temps, un petit groupe se faufilait, à travers un champ de décombres, vers le bout du village où l'on voit encore quelques maisons délabrées, alors qu'un vieillard, étonné par la présence des étrangers, leur demandait une cigarette. La

<sup>66</sup> Un mémoire détaillé rédigé par Guşu Papacostea relatif à son activité de directeur de l'école de Moloviste est publié in Mihail-Virgil Cordescu, *op. cit.*, pp. 104 – 124.

<sup>67</sup> Pour des détails, voir le Ministère des Affaires Etrangères, *Documente Diplomatice. Afacerile Macedoniei. Conflictul greco-român. 1905*, Bucureşti, 1905 et Alexandre Rubin, *Les Roumains de Macédoine*, Bucarest, 1913.

<sup>68</sup> Teodor T. Burada, *op. cit.*, p. 376.

<sup>69</sup> Pour des détails, voir Adina Berciu-Drăghicescu, Maria Petru, *Şcoli şi biserici româneşti...*, Vol. I, p. 472 et vol. II, p. 492.

<sup>70</sup> [www.bitola.gov.mk](http://www.bitola.gov.mk).

<sup>71</sup> Karl-Markus Gauß, *op. cit.*, p. 199.

modernité se fait très peu sentir. Un vieux tacot gît depuis longtemps dans la petite place du centre du village et tout autour pas de trace d'un magasin quelque petit qu'il soit. Un peu plus loin, un mince filet de fumée passe à travers le conduit de cheminée d'une maison en pierre, fraîchement chaulée devant laquelle sèchent des vêtements d'enfant. C'est un des rares indices concernant l'avenir de cette localité, dont il reste seulement quelques maisons habitées. Le reste se trouve à différents degrés de délabrement. A chaque pas, on peut voir des bâtiments impressionnants, en pierre, à deux étages, dont seuls quelques murs aux larges fenêtres à grillage en fer, tiennent encore debout. En dépit des fonds alloués par l'Union Européenne, le peu de jeunes de cette localité n'ont aucun avenir.<sup>72</sup> Et Moloviste s'éteint lentement. De manière irréversible.

Véritable nid de vautours situé à presque 1200 m. d'altitude, la ville de Crusova est si belle que les voyageurs de l'époque n'ont pas épargné les éloges pour la décrire. Cette «ville joyeuse (...), nid de l'esprit roumain de Macédoine»<sup>73</sup> est située à 43 km. nord de Monastir «au coeur d'un océan d'Albanais musulmans et de Slaves», totalement isolée des autres sites aroumains. Sur des pics nebuleux, peu nombreux sont ceux qui s'attendent à découvrir un «superbe site aroumain avec des maisons semblables à des palais, rangées en deux ou trois lignes, surplombant des plaines aux villages miséreux, couverts de brumes et noyés dans la boue»<sup>74</sup>. A un premier abord, la ville ressemble à une «taverne de brigands», sentiment dû à sa position «au cœur des montagnes»<sup>75</sup>. Le sommet du mont Crusova – écrit Ioan Nenițescu – n'est ni un pic, ni un plateau car «il présente un creux, comme une immense crique, comme la moitié d'une sphère gigantesque». Et, sur les murs de ce creux, se trouve Crusova, de sorte que «le voyageur, ébahi, d'où qu'il regarde, voit presque la ville toute entière»<sup>76</sup>, Anastase Hâciu croit que seulement une photographie aérienne «pourrait embrasser, dans des images pourtant incomplètes, la majesté de cette ville éparpillée dans une dépression et distribuée en amphithéâtre, la dernière et grandiose création du génie aroumain; seulement une vue à vol d'oiseau, prise du royaume des nuages, pourrait embrasser la splendeur de cette ville moderne»<sup>77</sup>. D'où qu'il soit placé, le voyageur voit la ville toute entière<sup>78</sup>. Ce n'est pas par hasard que les voyageurs étrangers l'ont nommée «une vraie Venise sur terre ferme». Mais Nenițescu trouve cette comparaison fautive «car elle est loin de suggérer la vraie image de Crusova», ville qu'il peint dans les termes suivants: «de très belles constructions à plusieurs niveaux, des églises majestueuses, des bâtiments massifs, tous parsemés parmi d'énormes peupliers et d'autres arbres des plus différentes espèces, semblent accrochés par une main magique sur les versants de la montagne, sur les murs de son creux; et, au-dessus de Crusova, orientée vers le

<sup>72</sup> Thammy Evans, *Macedonia. The Bradt Travel Guide*, Guilford, 2009

<sup>73</sup> Alexandru Pencovici, *op. cit.*, p. 10.

<sup>74</sup> Anastase N. Hâciu, *op. cit.*, p. 179.

<sup>75</sup> Fr. Lebrun, I. Voinescu, *op. cit.*, p. 65.

<sup>76</sup> Ioan Nenițescu, *op. cit.*, p. 92.

<sup>77</sup> Anastase N. Hâciu, *op. cit.*, p. 179.

<sup>78</sup> Mihail-Virgil Cordescu, *op. cit.*, p. 55.

Sud, voici une jeune et vigoureuse forêt de hêtres, comme une fière et solide couronne posée sur le front de cette ville fabuleuse, comme sortie d'un conte. Et, toujours surplombant cette forteresse aroumaine, devant elle et en ligne oblique avec la forêt de hêtres, veillent des pics chauves et rocheux qui, sous l'éclat du soleil, semblent dorés et baignés d'azur. Aux confins de ce creux gigantesque formé dans les entrailles de la montagne, il y a une brèche et c'est justement par là que s'ouvre la voie d'entrée dans la ville de Crusova. Deux pics de montagne aux murs rocheux et sauvages veillent comme deux piliers d'une porte géante. En la dépassant, l'attention du voyageur est captivée par l'éblouissant et fascinant paysage de cette ville»<sup>79</sup>. Un paysage des plus grandioses, remarque le journaliste Lebrun, paysage ouvert vers la plaine de Pélagonie, avec un horizon infini. «Même les nuages qui laissent l'impression d'être à notre niveau, semblent former une superposition infinie de plans, allant jusqu'à l'extrême horizon. La voie que nous avons emprunté semble à un ruban bleu aux arabesques bizarres. La vallée a l'air d'un tapis persan aux nuances variées, rouges, grises, vertes, claires ou flamboyantes»<sup>80</sup>.

Les environs sont «très beaux et offrent de riches et superbes paysages» mais, ceux qui osent partir sans guide sont peu nombreux, car ils craignent les brigands. Nenicescu remarque: «il n'y a aucun moment, fût-ce jour ou nuit, que Crusova ne soit pas guêttée». Ce n'est pas par hasard que «cette ville se tient instinctivement en défensive»<sup>81</sup>. La voie d'accès à Crusova est tellement étroite qu'il est bien difficile qu'une armée puisse y pénétrer sans l'accord des habitants»<sup>82</sup>. Dans des espaces ouverts, l'Aroumain de Crusova eût été trop exposé.

La fierté qu'il doit à sa race et ses sentiments de moralité l'«obligent de tendre la main à sa femme et à ses enfants, et, ensemble gagner la montagne»<sup>83</sup>. D'où il «s'est élancé courageusement dans le monde entier afin de mieux gagner et, de la sorte, il a connu le monde par intuition»<sup>84</sup>. Éleveurs d'animaux, avertis et commerçants meneurs des caravanes, les habitants de Crusova peuvent être rencontrés dans toutes les villes – ou presque – de la Turquie ottomane. Et ce n'est pas tout. En 1911, un groupe de voyageurs roumains ayant atteint ces contrées y trouve «une ville peuplée de femmes, d'enfants et de vieillards paisibles et maussades, d'une moralité sévère, qui conservait strictement les traditions de leurs ancêtres»<sup>85</sup>. Le poète Ioan Nenițescu rappelle la coutume des femmes de baiser la main de leurs maris ou de laver les pieds de l'hôte. Presques tous les hommes sont «loin, à l'étranger, pour travailler, surtout dans les grandes villes de l'Europe orientale, mais aussi en Asie Mineure, en Egypte et surtout en Amérique». Toute la vie des habitants de Crusova est reflétée dans un proverbe local que l'on pourrait traduire: «Mon ami, apporte, mange et vas-t-en». Ils passent leur vie «à l'étranger,

<sup>79</sup> Ioan Nenițescu, *op. cit.*, p. 92.

<sup>80</sup> Fr. Lebrun, I. Voinescu, *op. cit.*, p. 64.

<sup>81</sup> Ioan Nenițescu, *op. cit.*, p. 94.

<sup>82</sup> Mihail-Virgil Cordescu, *op. cit.*, p. 55.

<sup>83</sup> Ioan Nenițescu, *op. cit.*, p. 94.

<sup>84</sup> Anastase N. Hâciu, *op. cit.*, p. 184.

<sup>85</sup> Fr. Lebrun, I. Voinescu, *op. cit.*, p. 68.

en travaillant parmi les étrangers de par le monde d'où ils rentrent chez eux de temps à autre, pour y passer un mois»<sup>86</sup>. Quand ils ont gagné suffisamment d'argent et qu'ils ont atteint un certain âge, ils reviennent pour toujours dans leur ville natale. «C'est ici qu'ils vieillissent tranquillement, au sein de leur famille, en pensant à leurs fils, partis à leur tour tenter fortune, puis en rêvant, parfois, dans leurs longs moments de répit, aux pays lointains où ils ont déployé leur activité»<sup>87</sup>. En parlant des Aroumains de Crusova, Hânciu remarque: «ils sont tellement attachés aux beautés de la nature et de leur ville, que cet amour, revêtant l'expression d'un culte religieux leur a causé de grands ennuis quant à leurs affaires», et il s'explique: «l'idéal, de tout habitant de Crusova est d'avoir une maison grande et belle, de célébrer des noces pareilles aux contes de fées, de se divertir dans la forêt avec la famille et les amis», de sorte que, après avoir dépensé tout son gain, il part à nouveau, passer «à l'étranger, de longues et dures périodes»<sup>88</sup>.

On dirait une ville morte, écrit Lebrun en 1911 «et pourtant elle compte 20.000 habitants d'une des races les plus actives du monde»<sup>89</sup>. En 1882 Alexandre Pencović y trouve presque 2.000 maisons habitées par plus de 12.000 Aroumains et 4.000 Bulgares<sup>90</sup>. Des données similaires chez Nenițescu: une population de 15.800 habitants, pour la plupart aroumains et 2.816 maisons «au grandes et multiples fenêtres, et aux balkans tout aussi nombreux»<sup>91</sup>. D'autres données statistiques diffèrent visiblement: 9.000 Aroumains (Noe), 9.350 habitants dont 4.000 Aroumains (Kunchev), 8.208 habitants dont 4.470 Aroumains (Brancoff)<sup>92</sup>. En fait, ces statistiques ne font que donner une direction, reconnaît l'Aroumain Ștefan Mihăileanu car «quiconque essaie de donner un chiffre, ce chiffre même est fantasmagorique si l'auteur ne connaît pas lui-même la région et n'a pas eu la possibilité d'établir personnellement le nombre, car les données statistiques ne sont pas suffisantes pour nous éclairer» et, de plus, elles sont inexactes parce que «la plupart des habitants s'esquivent quand il s'agit de déclarer le nombre de personnes dont ils sont responsables et surtout le nombre et l'âge des enfants»<sup>93</sup>.

Vers 1900, Crusova est une ville active, avec plusieurs gymnases (roumain, grec, bulgare) et des écoles primaires pour toutes les nationalités, ces institutions bénéficiant de bâtiments monumentaux; la ville est aussi résidence de la métropole grecque, avec quatre grandes églises<sup>94</sup>. Elle serait la ville idéale – écrit Lebrun – si la haine ne divisait pas cette population paisible en deux camps acharnés l'un contre l'autre<sup>95</sup>. Il faut préciser: les Aroumains «purs» et les «grécomanes».

<sup>86</sup> Dušan J. Popovic, *O Cincarima: prilozi pitanju postanka naseggrad-jankag drustva*, Beograd, 1927 (trad. roum., Bucarest, 2007), p. 39.

<sup>87</sup> Fr. Lebrun, I. Voinescu, *op. cit.*, p. 68.

<sup>88</sup> Anastase N. Hâciu, *op. cit.*, p. 184.

<sup>89</sup> Fr. Lebrun, I. Voinescu, *op. cit.*, p. 65.

<sup>90</sup> Alexandru Pencović, *op. cit.*, p. 10.

<sup>91</sup> Ioan Nenițescu, *op. cit.*, p. 95–98.

<sup>92</sup> Voir Const. Noe, *op. cit.*, p. 59; Васил Кънчов, *op. cit.*, p. 240; D. D. Brancoff, *op. cit.*, p. 174.

<sup>93</sup> Șt. Mihăileanu, *Studii asupra dialectului românilor din Macedonia*, Bucarest, 1889, pp. 43–44.

<sup>94</sup> Anastase N. Hâciu, *op. cit.*, p. 182.

<sup>95</sup> Fr. Lebrun, I. Voinescu, *op. cit.*, p. 65.

L'aggravation des rapports – remarque Nenițescu – «a causé partout des ruptures entre fils et parents, entre frère et frère». Souvent les gens âgés sont grécomanes, tandis que les jeunes sont des «Aroumains purs»<sup>96</sup>. L'éveil de la conscience nationale commence en 1869 quand à Crusova fut ouverte, pour peu de temps, la première école roumaine fréquentée par une trentaine d'écopiers. Pourtant, après 1876, l'école fonctionna régulièrement, le nombre des élèves étant en permanente hausse. À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, on y trouve trois écoles (une pour garçons, une pour filles et une autre mixte), ou l'on enseigne le roumain et l'aroumain<sup>97</sup>. En guise de comparaison, dans le même période, dans cette ville sont ouvertes cinq écoles avec l'enseignement en bulgare, deux en grec et deux en serbe<sup>98</sup>. Pendant une seule année scolaire (1902–1903), les écoles roumaines de Crusova comptent 201 élèves dont l'éducation est assurée par quatre instituteurs et trois institutrices<sup>99</sup>. En 1877 commence la construction, aux frais de l'Etat roumain, d'une église consacrée en 1903, dont la fête patronale était à la Saint Jean Baptiste<sup>100</sup>.

Le nom de Crusova reste lié surtout à l'émeute de la Saint Elie du 2 août 1903 quand la population s'est révoltée contre la domination ottomane et a proclamé une république formée par tous les groupes ethnique vivant en Macédoine. L'éphémère république de Crusova ne vecut que douze jours, sous la direction d'un comité formé par deux Slavo-Macédoniens, deux Albanais et deux Aroumains<sup>101</sup>. En dépit de la résistance des habitants conduits par le légendaire commandant vlaque Pitu Guli, la ville est conquise et détruite par les troupes ottomanes. Moment qui marquera la déclin de cette prospère cité dont il ne restera que l'image terne de sa gloire passée. Quelques années après ces événements, le même journaliste remarque la tristesse qui a envahi Crusova dont il ne restait que «quelques maisons éventrées» et «des murs noircis qu'on voit à chaque pas»<sup>102</sup>. Et les guerres balkaniques et la première déflagration mondiale ne font qu'approfondir ce déclin. Les nouvelles autorités serbes ferment tant l'église que les écoles roumaines de Crusova et de nombreuses familles choisissent l'émigration. En 1942 le diplomate Emil Oprișanu prévoit à cette communauté un sombre avenir. «Avant 1912, un Roumain de la commune purement roumaine de Crusova (Macédoine) avait quatre fils qu'il envoya à quatre écoles différentes: roumaine, grecque, serbe, bulgare. Quarante ans après, un des fils s'est établi en Roumanie, il est un ardent patriote roumain; un second fils est commerçant à Skopje et nourrit des sympathies serbes; le troisième est à Sofia et s' imagine d'être bulgare. Le dernier est moine grec au Mont Athos.

<sup>96</sup> Ioan Nenițescu, *op. cit.*, p. 101–102.

<sup>97</sup> Mihail-Virgil Cordescu, *op. cit.*, p. 56–58.

<sup>98</sup> D.M. Brancoff, *op. cit.*, pp. 174–175.

<sup>99</sup> Adina Berciu-Drăghicescu, *op. cit.*, p. 244.

<sup>100</sup> Idem, Maria Petre, *Școli și biserici...*, vol. I., pp. 134; 445.

<sup>101</sup> Gheorghe Zbucă, *O istorie a românilor din Peninsula Balcanică. Secolul XVIII–XX*, Bucarest, 1999, p. 71.

<sup>102</sup> Fr. Lebrun, I. Voinescu, *op. cit.*, p. 67.

Quand ils se rencontrent il parlent en aroumain, mais pour vanter les mérites des pays où ils vivent»<sup>103</sup>.

De nos jours la population de cette ville de Macédoine compte quelques 5.000 habitants dont 891 Aroumains<sup>104</sup>. Le temps semble avoir suspendu son vol sur les ruelles empierrées de cette petite ville où la vie s'écoule paisiblement. Seulement les cérémonies dédiées à la fête nationale du 2 août troublent cette ville de province. De même que les touristes, toujours plus nombreux, dans ces dernières années, Venus au tombeau de l'Aroumain Todor (Toše) Proeski, considéré un «Elvis des Balkans». L'image de cet jeune homme décédé en 2007 dans un accident de voiture peut être vue partout. À côté du moment dédié à l'émeute de 1903 est erigé le futur Mémorial Toše Proeski. Quelques pas plus loin, à l'entrée dans le cimetière, les deux héros de Crusova. L'un près de l'autre. À droite, le tombeau modeste de Pitu Guli. À gauche, celui de Toše Proeski, transformé en lieu de pèlerinage. Impossible de ne pas se rappeler les mots du chroniqueur: «Crusova, nid qui engendre des hommes diligents et des artistes<sup>105</sup>». Puis, le petit *Cimetière Aroumain*, situé à la sortie de Bitolie. Véritable panthéon des Aroumains de Macédoine, où, sur quelques centaines de mètres carrés, on peut récupérer un fragment de l'histoire mouvementée de ces contrées pendant les dernières 150 années.

<sup>103</sup> pour détails voir Emil Oprișanu à George Caranfil, 11 Mai 1942, A.M.A.E., fonds Problema 18, vol. 1, Grèce Oprișanu,

<sup>104</sup> Стојан Киселиновски, *Етничките промени во Македонија (1913–1995)*, Скопје, 2000, c. 104.

<sup>105</sup> Anastase N. Hâciu, *op. cit.*, p. 179.